La Volga et la Vazuza

Deux rivières sœurs, la Volga et la Vazuza, se promenaient en se jouant à travers la plaine ouverte. L'aînée, la Volga, était douce et tranquille ; la cadette, la Vazuza, vive et espiègle. Et la Vazuza se mit à disputer qu'elle était plus intelligente et plus forte que sa sœur, et qu'elle recevait plus d'honneurs.

— Allons nous coucher ensemble, dit la Vazuza, et celle qui se lèvera la première et atteindra la mer Caspienne sera la plus intelligente, la plus forte et la plus honorée d'entre nous. Elles se couchèrent pour dormir ; mais la Vazuza, dans la nuit, se leva à la dérobée et s'enfuit loin de la Volga ; elle se débattait tantôt à droite, tantôt à gauche, par des chemins détournés, tantôt creusant un ravin, tantôt se frayant un passage à travers un fourré — la petite espiègle s'épuisa.

La Volga se réveilla, regarde : où est ma sœur ? Où est-elle passée ! Disparue. Elle se mit en route, d'un pas ni chancelant ni titubant, sans dévier sur le côté, coulant paisiblement vers Zoubtsov, et rattrapa là la Vazuza :

— Ah, la friponne ! Pourquoi n'as-tu pas attendu l'aurore, pourquoi t'es-tu enfuie dans la nuit ?

— Les jambes ne me portent plus ! se lamenta la Vazuza. Ne t'en veux pas, ma sœur ; tu es en effet plus intelligente, plus forte et plus honorée. Sois pour moi une grande sœur, prends-moi dans tes bras et emmène-moi avec toi jusqu'à la mer Caspienne.

Et la Volga la prit dans ses bras et l'emporta avec elle vers la mer Caspienne ; et plus elle court loin, plus elle s'étale au large, plus elle baigne de villages et de villes, plus elle habille avec abondance et beauté les champs et les prés alentour, plus elle reçoit d'honneurs.

Mais la Vazuza ne se calme toujours pas : dès le printemps, la petite espiègle, sans attendre sa sœur, jette sa couverture d'hiver et court, court sans regarder en arrière, mais elle ne peut jamais courir plus loin que Zoubtsov.